Préface de la réédition

Gilbert Dagron

En décidant de consacrer plus de la moitié du volume XI des *Travaux et Mémoires du Centre de recherche d'Histoire et Civilisation de Byzance* (éd. de Boccard, Paris 1991) aux rapports entre juifs et chrétiens, nous espérions raviver l'intérêt, à travers des éditions de textes et quelques études ciblées, pour un problème crucial de l'histoire byzantine, qui est au croisement de l'histoire religieuse et de l'histoire politique du Proche-Orient. Notre but a été, je crois, atteint. D'autres en avaient conçu en même temps que nous le projet, soit pour élargir notre spécialité à d'autres horizons et d'autres langues[1] — car les sources grecques ne suffisent pas pour retracer et pour comprendre les bouleversements de l'époque — soit, en sens inverse, pour explorer au-delà du VIIe siècle le problème identitaire que posent à Byzance le judaïsme et la présence en son sein de fortes communautés juives. Les polémiques, dont l'écho nous parvient à travers des œuvres de fiction ou de controverse, sont à replacer dans une réalité bien vivante. Aux IVe-VIe siècles, dans des métropoles de culture traditionnelle comme Antioche ou Alexandrie[2], les juifs étaient parfois victimes de sanglants pogroms, mais ils vivaient à l'heure de la cité et de ses fêtes. Au moment de la conquête arabe, le judaïsme est au cœur d'une histoire sainte et d'une eschatologie religieuse qui est déchiffrée, d'un côté comme de l'autre, à partir de l'Ancien Testament et de ses prolongements apocalyptiques. Juifs, chrétiens et musulmans sont saisis dans la même équation, à ceci près que musulmans sont bientôt perçus comme des dissidents et des ennemis de l'extérieur, tandis que les juifs restent au cœur du christianisme comme une inquiétude et une dissidence, qu'on choisisse de les convertir par la prédication ou la force, de se réjouir d'un refus qui signe leur condamnation définitive, ou de s'accommoder d'eux en tentant de les isoler dans des quartiers — qui ne furent jamais, à Byzance, l'équivalent des ghettos occidentaux — et en leur reconnaissant un statut particulier, juridique et fiscal.

Vincent Déroche et moi avons joint à nos contributions des *Travaux et Mémoires* XI quelques études écrites postérieurement qui prolongent la réflexion sur les mêmes sujets. Nous avons choisi de n'apporter aux textes originaux que très peu de corrections, presque toujours formelles, bien que nous ayons conscience que la bibliographie s'est beaucoup enrichie depuis 1991. Vincent Déroche fera le point sur les travaux publiés après cette date qui concernent la polémique antijudaïque, domaine d'importance majeure où sa compétence est reconnue. Je n'évoquerai, pour ma part, que les éditions de textes récentes et les études approfondies qui changent notre approche du VIIe siècle, qui nous aident à comprendre comment les épisodes de la conquête perse et de la chute de Jérusalem donnèrent aux relations entre juifs et chrétiens la dimension apocalyptique qu'elles ont dans la *Doctrina Jacobi*[3], ou qui cernent de plus près la personnalité de grands acteurs de l'époque : Maxime le Confesseur[4] et Anastase le Sinaïte[5].

1. *The Byzantine and Early Islamic Near East*, vol. I : *Problems in the Literary Source Material,* éd. Av. Cameron et L. Conrad, Princeton 1992.

2. Pour Antioche, signalons l'ouvrage de E. Soler, *Le sacré et le salut à Antioche au IVe siècle. Pratiques festives et comportements religieux dans le processus de christianisation de la ville*, Institut Français du Proche-Orient, Bibliothèque archéologique et historique 176, Beyrouth 2006, notamment p. 93-135 (« L'appel de la synagogue et des *Trompettes* juives ») ; pour Alexandrie, voir Socrate, *Histoire ecclésiastique*, VII, 13, éd. Hansen p. 357-359 (rivalité et violences entre juifs et chrétiens nées à l'hippodrome de la ville).

3. B. Flusin, *Saint Anastase le Perse et l'histoire de la Palestine au début du VIIe siècle*, I : *Les textes*, II : *Commentaire*. *Les moines de Jérusalem et l'invasion perse*, Paris, 1992, où l'on trouvera une analyse rigoureuse des sources grecques et orientales.

Préface de la réédition

Vincent Déroche

Dans les quelques pages qui suivent, je n'essaierai pas de présenter un nouvel état de la question sur la polémique antijudaïque[1] : il est encore impossible d'arriver à une synthèse fiable, faute d'éditions satisfaisantes pour beaucoup de documents essentiels, et je dresse par ailleurs un nouveau bilan provisoire dans un ouvrage édité par G. Stroumsa[2]. Mon propos sera donc de présenter rapidement au lecteur les avancées de la recherche depuis la publication de ces études. En effet, leur texte a été reproduit tel quel, sauf pour les erreurs purement typographiques qui ont pu être corrigées, afin de donner au lecteur un état de la recherche à une date précise. Les nouveaux acquis sur le texte de l'*Apologie contre les Juifs* ont été rejetés en appendice et les corrections à insérer ont été mentionnées dans les marges des textes d'origine. Cette présentation se bornera donc à revenir sur mon article concernant la polémique antijudaïque et les *Képhalaia*, et sur sa problématique essentielle, le rapport de ces textes avec la réalité de leur temps. C'est, en effet, ce rapport qui fait l'intérêt de ces sources pour l'historien. La gamme des réponses à cette question est large, mais il n'est pas inutile de rappeler sous quels auspices elle a été initialement traitée par A. Harnack[3] : pour celui-ci, dans la perspective d'un protestantisme libéral, le problème de l'historien du christianisme était de savoir comment la nouvelle religion s'était accommodée de l'hellénisme puis s'était laissé imprégner par lui, jusqu'aux dérives du catholicisme, vu comme une prolongation de l'Église constantinienne. Dans cette problématique, le judaïsme était un concurrent dépassé et disqualifié d'avance, ce qui explique l'interprétation par Harnack de l'*Altercatio Simonis et Theophili*[4] en particulier et de la polémique antijudaïque en général : on ne pouvait pas lutter sérieusement contre un concurrent qui n'était pas sérieux, et ces textes devaient donc avoir un autre but, sans doute la catéchèse de nouveaux chrétiens venant du paganisme. L'idée d'une fonction catéchétique n'est bien entendu pas absurde[5], et elle a été proposée de nouveau récemment de manière plausible pour deux textes, le texte anonyme édité par J. Declerck[6] et le *Dialogue d'Athanase et Zacchée* replacé par P. Andrist dans un milieu apollinariste d'Égypte[7]. Néanmoins, l'idée d'un judaïsme inexistant sur la scène publique de l'Empire romain est maintenant quasi

1. Parmi les études les plus notables, mentionnons : K. Corrigan, *Visual Polemics in the Ninth-Century Psalters*, Cambridge 1992 ; D. Olster, *Roman Defeat, Christian Response, and the Literary Construction of the Jew*, Philadelphia 1994 ; Av. Cameron, « Byzantines and Jews », *BMGS* 26, 1996, p. 249-274.

2. « Forms and functions of anti-Jewish polemics : polymorphy, polysemy », à paraître dans *Jews of Byzantium : Dialectics of Minority and Majority Cultures*, éd. R. Bonfil et al., Brill.

3. Je me fonde ici sur une remarquable conférence à paraître de M.-Y. Perrin à l'École Normale Supérieure de Paris.

4. *Die Altercatio Simonis Iudaei et Theophili Christiani*, Leipzig 1883.

5. Malgré les vives critiques de L. Lahey, « Evidence for Jewish Believers in Christian-Jewish Dialogues through the sixth Century », dans O. Skarsaune et R. Hvalvik éd., *Jewish believers in Jesus : the early centuries*, Peabody (Ma) 2007, p. 581-639.

6. *Anonymus Dialogus cum Iudaeis saeculi ut videtur sexti* (CCSG 30), Turnhout 1994.

7. *Le Dialogue d'Athanase et Zacchée : étude des sources et du contexte littéraire*, thèse de doctorat de l'Université de Genève, 2001 ; consultable sur http://www.unige.ch/cyberdocuments/these2001/AndristP/these.pdf. Voir aussi P. Andrist, « Les protagonistes égyptiens du débat apollinariste », *Recherches augustiniennes* 34, 2005, p. 63-140.